Fanny SERAIN *et al.*, dirs, *La Médiation culturelle : cinquième roue du carrosse ?*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Patrimoines et sociétés, 2016, 272 pages

Sébastien Houle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11266>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11266

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 480-482

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sébastien Houle, « Fanny SERAIN *et al.*, dirs, *La Médiation culturelle : cinquième roue du carrosse ?* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 26 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11266> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11266>

économiques (inaugurations, lancement...) ou sociaux (grève) ; la photographie autoreprésentation qui « offre une description de l'ambiance de l'atelier par ceux qui la vivent, ou la subissent » (p. 200). Les photographies sont des témoins faisant apparaître des sources orales. L'ouvrier photographe, le club photo de l'entreprise, sont des catalyseurs et posent de fait des problèmes de droit à l'image, ce qui provoque un rejet de l'ouvrier photographe au profit du photographe professionnel. Pour donner du sens aux images, une série de questions sont proposées.

La quatrième partie « Des mouvements à la Une » est dédiée au titre de presse (pp. 217-241). Anna Pelligrino (pp. 219-230) propose de s'intéresser à deux titres de *L'Avanti* et *L'Emporium* dans son article « La presse illustrée du mouvement des travailleurs italiens. Langages, modèles et techniques de propagande (1892-1914) ». Elle montre comment les « Unes » cherchent à mettre en avant des ouvriers intellectuels, et ce jusqu'à l'arrivée de Mussolini au pouvoir. Dans le second article de ce court chapitre, Florence Loriaux et François Welter (pp. 233-241) s'intéressent aux Unes du journal *La Cité*. « Le fonds iconographique du journal *La Cité* et les mouvements sociaux : 45 années de combat quotidien. Le cas de la question scolaire de 1955 », tel est le titre de cet article qui montre que ce journal a privilégié le texte par rapport à l'image, ce qui est exceptionnel dans la presse belge, mais aussi internationale.

Chacun des textes comporte une bibliographie importante, ce qui renforce l'intérêt du document à des fins pédagogiques. Il est dommage que les parties n'aient pas pu faire l'objet d'un petit chapitre introductif et de quelques lignes de synthèse mettant ainsi en perspective les différents textes. La conclusion finale d'André Gunther apparaît elle aussi déconnectée de l'ensemble du document (pp. 245-248). La richesse de ce livre est constituée par l'iconographie présentée, qui peut être utile à plus d'un des enseignants. Malgré son manque de synthèse, ce livre est d'un grand intérêt.

Bruno Salgues

CIS, École des Mines Telecom, F-42000
bruno.salgues@imt.fr

Fanny SERAIN et al., dirs, *La Médiation culturelle : cinquième roue du carrosse ?*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Patrimoines et sociétés, 2016, 272 pages

Plus de vingt ans après la définition du concept de médiation culturelle, proposé par Élisabeth Caillet et Évelyne Lehalle, les quatre codirecteurs de *La Médiation culturelle : cinquième roue du carrosse ?* présentent un

ouvrage ancré tant dans la pratique que dans la théorie. Fanny Serain et Patrick Chazottes, en préface du recueil qu'ils codirigent avec François Vaysse et Élisabeth Caillet, disent vouloir modestement « repositionner l'avancement de certains repères, dans une profession en constante mutation, tout en pointant les nouveaux débats en cours » (p. 8). Bien qu'il n'aspire pas à l'exhaustivité, c'est mentionné d'entrée de jeu, l'ouvrage vise néanmoins très large. Divisé en cinq sections, celui-ci regroupe quelque vingt-cinq textes. La question est abordée sous la forme d'une ligne du temps : retour en arrière, état des lieux, apartés, remises en question et perspectives d'avenir.

Le parcours, tout sinueux puisse-il par moment paraître, fait néanmoins preuve de cohérence. La perspective historique d'abord. Il apparaissait crucial de comprendre où se trouve le point de départ. Élisabeth Caillet et Évelyne Lehalle définissaient donc, en 1995, la médiation culturelle comme « l'ensemble des dispositifs grâce auxquels les musées cherchent à mieux informer, orienter et former leurs publics, directement ou par l'intermédiaire des volets les plus variés » (*À l'approche du musée, la médiation culturelle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1995, quatrième de couverture). Élisabeth Caillet et Michel Van Praet ont peaufiné en 2001 (*Musées et expositions : métiers et formations en 2001*, Paris, Association française d'action artistique), pour y inclure « l'ensemble des fonctions relatives à la mise en relation des œuvres proposées par une structure culturelle avec les populations » (p. 96). Dans cette perspective de démocratisation, Claire Merleau-Ponty, Jean Davallon et Élisabeth Caillet, auteurs du premier chapitre (pp. 13-28), placent la politique, l'utopie et l'idéologie aux origines de la médiation, les facteurs économique et communicationnel ne seraient que de second ordre. Au fil de l'ouvrage, on constate que la démonstration en est peut-être son plus grand mérite, que cet état de fait n'a rien d'immuable.

Catherine Ballé (pp. 29-35) pose ensuite les jalons du développement des musées. Ces derniers passent, parallèlement aux tournants marquants de l'histoire, d'institutions à vocation largement patrimoniale, à lieux de partage et de démocratisation de la culture. Dans ce processus qui les voit aujourd'hui habilités à assumer leur rôle patrimonial, culturel et social, des visions opposées s'affrontent. Les tenants d'une valorisation de la mission patrimoniale dénoncent que les expositions éphémères nuisent à celle-ci. À l'opposé, on déplore le peu d'importance encore accordée à l'aspect culturel en paraphrasant Aurélie Peyrin (*Être médiateur au musée. Sociologie d'un métier trompe-l'œil*, Paris, Éd. La

Documentation française, 2010), « les métiers de la médiation s'exercent dans des conditions précaires et fréquemment mal définies » (p. 33). En marge de ce débat, Catherine Ballé évoque avec à-propos, des impératifs économiques dus à la popularisation de l'institution muséale qui font que « le double registre culturel et économique est une source d'ambiguïté. Dans une vision strictement financière, les impératifs du patrimoine sont mis au second plan et le visiteur se transforme en consommateur ou client » (*ibid.*).

La contribution « La médiation culturelle à l'université » de François Mairesse (pp. 95-101) constitue peut-être la charnière de l'ouvrage. En effet, l'auteur y aborde de front la dérive mercantiliste qui se joue en trame de fond de plusieurs chapitres de l'ouvrage. Il établit d'abord la montée en popularité du management de projet, au tournant des années 90, comme amorce d'un changement en profondeur dans le monde culturel. Si l'on y voit une complémentarité aux démarches de médiations culturelles, François Mairesse, critique, y voit, lui, de considérables différences quant aux finalités sociopolitiques qu'elle implique. Là où la gestion de projets culturels s'inscrit dans « la volonté de mettre en œuvre dans ce secteur des méthodes plus rigoureuses qui semblent avoir fait leur preuve dans le secteur lucratif » (p. 97), la médiation culturelle « s'appuie sur un discours souvent militant, toujours centré sur le public et le renforcement du lien social » (*ibid.*) dit-il en citant Jean Caune.

En traitant de la question dans le contexte académique, François Mairesse rajoute que « le fait que l'approche dite "pragmatique" du projet culturel apparaisse comme la plus répandue sur le plan des formations – de manière à mieux répondre au marché de l'emploi – en dit long sur le rapport de force entre l'économie de marché et l'action (politique) culturelle » (p. 98). François Mairesse conclut sa prise de position en affirmant que « l'ambition des pères fondateurs de la médiation culturelle, de l'action culturelle ou, plus anciennement, de l'éducation populaire ne se résumait pas à quelques opérations comptables ou à la satisfaction de besoins à court terme, mais visait à améliorer la société en associant, à travers la culture, l'ensemble de ses citoyens. Si l'Université cherche (encore ?) à se donner pour mission de former les citoyens de demain [...] il lui revient de s'interroger sur la place qu'elle se doit de donner à la médiation culturelle dans ses formations » (p. 100).

François Vaisse, dans un chapitre intitulé « Sur quelques paradoxes du management dans les organisations culturelles » (pp. 215-221), traite à son tour de la

perspective managériale. Si le constat qu'il dresse recoupe les observations de François Mairesse, les auteurs diffèrent quant aux issues qu'ils proposent. Là où François Mairesse dénonce une dérive contre laquelle il faut se dresser, François Vaisse appelle pour sa part à une participation et une adhésion du management aux valeurs fondamentales des organisations culturelles : « La vocation de médiation du secteur culturel est leur épine dorsale [...] C'est au management d'incarner cette vocation centrale » (p. 220).

Dans un texte étoffé, Serge Chaumier invite à un renouveau de la médiation, s'inscrivant davantage dans une dynamique participative. Il se demande d'ailleurs si, paradoxalement, il saurait en être autrement. Il constate qu'étymologiquement, la médiation devrait d'avantage éclairer ce qui relie que ce qui est relié ; en effet, c'est toujours des œuvres et des artistes d'une part, et des publics de l'autre, dont il est question, plutôt que du processus lui-même. Serge Chaumier s'attarde ensuite à la notion de désir, duquel découle la participation, sans laquelle aucune médiation ne peut être envisagée. Ici, c'est de l'école dont il traite, évoquant abondamment André Malraux qui disait souvent : « C'est à l'école que l'on apprend Molière, mais c'est au théâtre que l'on apprend à l'aimer » (p. 227). Abordant la notion de découverte, centrale à la médiation, il confère à la culture deux orientations principales : la découverte de soi-même et la découverte de l'autre.

Serge Chaumier synthétise avec éloquence en estimant que « l'absence de culture est une perte ou une privation, une misère inconsciente d'elle-même. Celle dont on ne prend conscience qu'en la découvrant » (p. 228). À la fonction de désaliénation que revêt la médiation culturelle, il oppose ainsi la consommation de produits de l'industrie culturelle, davantage pour lui de l'ordre du loisir. Imageant ses propos, il évoque un atelier de danse dispensé à des détenus, sur les lieux mêmes de leur incarcération, dont la finalité n'était pas de les instruire sur l'histoire de la danse, ni de faire d'eux des spectateurs attentifs, mais bien de « découvrir par la danse, une relation à eux-mêmes, aux autres et au monde » (p. 229).

Dans sa volonté de couvrir du terrain, l'ouvrage aborde, en aparté, diverses thématiques périphériques à la médiation culturelle. On touche ainsi à la médiation scientifique, à la question des nouvelles technologies, un chapitre est consacré aux notions de médiations culturelles dans la langue de Shakespeare, on traite également de la réalité étasunienne, de politiques culturelles municipales, etc.

Une large portion du recueil est réservée aux praticiens de la médiation culturelle. Si l'approche est parfois moins théorique que dans les interventions rapportées plus haut, la lecture de ces textes apporte une autre dimension à l'ensemble. Cécilia de Varine, médiatrice culturelle, dans un texte appuyé sur sa pratique personnelle, « tout comme l'herbe, la médiation culturelle pousse par le milieu » (pp. 67-78), avance par exemple que l'on « accepte de changer ses représentations et d'évoluer dans sa perception du monde qu'en étant accueilli dans ce qu'on est. Sinon, il s'agit d'un jeu social trop souvent stérile, réduisant l'individu à ses manques, plutôt que de l'accompagner à puiser dans ses ressources » (p. 69). Sur la précarité de sa fonction, dont Catherine Ballé faisait mention, elle constate « [qu'] il est beaucoup plus fatigant de construire un sens au présent en prenant en compte les regards et la participation de tous que de transmettre un savoir à d'autres [...]. On refuse de reconnaître l'épuisement que provoquent trois visites par jour dans la durée » (p. 74). Elle laisse malgré tout poindre l'idéal qui l'habite, en disant du médiateur culturel qu'il est « un acteur essentiel de la vie sociale s'il travaille et invente sans cesse des formes pour que se rencontrent, autour d'un "objet culturel" des personnes avides de découvrir l'autre (son prochain, un artiste, ses concitoyens ou soi-même) dans sa singularité et son étrangeté, des personnes en quête de dialogue et de partage pour "grandir en humanité" » (p. 78).

Sébastien Houle

LRPC, université du Québec à Trois-Rivières, CA-QC

G9A 5H7

sebastien.houle@uqtr.ca

Médias, technologies

Stefanie AVERBECK-LIETZ, Michael MEYEN, Hrsg., *Handbuch nicht standardisierte Methoden in der Kommunikationswissenschaft*

Wiesbaden, Springer vs, 2016, 585 pages

Débutons par le bilan : la lecture de ce manuel et les méthodes qui y sont présentées devraient constituer un passage obligé en matière de méthodologie pour les étudiants en université. En outre, on ne peut que recommander à chaque chercheur en sciences de l'information et de la communication de l'avoir à portée de main dans sa bibliothèque, et bien sûr, de le consulter régulièrement.

Le *Manuel des méthodes non standardisées en sciences de la communication*, qui affiche fièrement 585 pages, comporte une introduction programmatique

(pp. 1-14) qui laisse ensuite place à trois parties comprenant chacune 8, 16 et 12 contributions sur les principaux domaines thématiques que sont les « Métaperspectives », « Méthodes » et « Domaines de recherche et sujets ». Si le manuel ne compte pas d'index des noms ni de lexique, il clôt chaque contribution par trois conseils de lectures complémentaires utiles. Basés à Brême (Stefanie Aeverbeck-Lietz), et Munich (Michael Meyen), les éditeurs suivent un axe allant du nord au sud de l'Allemagne, et couvrent ainsi un large spectre aussi bien thématique que géographique. Les auteurs des différentes contributions sont originaires de divers lieux situés sur cet axe, et également de Suisse, d'Autriche et de France (Philippe Viallon, Strasbourg). Tous sont des représentants renommés de leur domaine de spécialité, par exemple Carola Richter pour les *Area Studies*, Andreas Hepp pour l'analyse qualitative des réseaux ou encore Jeffrey Wimmer pour la recherche sur les jeux vidéo.

Le manuel traitant de méthodes « non standardisées », la question suivante se pose dès les premières lignes : qu'est-ce que le standard dans la discipline ? Est-ce, comme l'écrivent les éditeurs, « des accès quantitatifs [...] ainsi que le désir de légitimation » (p. 1) ? Dans leur introduction, Stefanie Aeverbeck-Lietz et Michael Meyen expliquent pourquoi la situation est telle qu'elle est, comment elle est devenue ainsi et dans quelle mesure elle était différente dans le passé (et comment elle va probablement être à nouveau amenée à évoluer). Pourtant, est-ce vrai que notre « paradigme scientifique » actuel (p. 2) considère, sous un angle purement normatif, les méthodes quantitatives (« standardisées ») comme supérieures ? Ou tout du moins comme celles actuellement à la mode ? On aurait presque l'impression que la notion de « qualitatif » subit une forte pression de légitimation et que les éditeurs se sentent obligés de commencer par se justifier de publier un manuel sur de telles méthodes. Ici, il aurait pu être pertinent d'utiliser un langage plus affirmé, d'autant qu'ils démontrent avec une logique convaincante que la séparation « quanti-quali » est née « des contraintes de légitimation externes à la science, du besoin d'identité disciplinaire et de l'aspiration à se forger une réputation » (p. 3). L'histoire de cette discipline, précisent-ils, se rapporte bien entendu principalement à l'Allemagne et s'est déroulée de manière différente dans d'autres pays, comme la France (p. 10).

Revenons à nouveau sur la notion « non standardisé » qu'utilisent les éditeurs comme synonyme de « qualitatif » et d'« interprétatif » (p. 3). L'objectif du manuel, expliquent-ils, est notamment de « légitimer » la recherche qualitative (p. 4). Ne l'est-elle pas déjà ? Ce